





G. TIBERGHIEŃ

SCIENCE
DE L'AME



BD422

.F7

T5

1879

C.1



151-



1080078019

157=4

T.

LA SCIENCE DE L'AME

DANS

LES LIMITES DE L'OBSERVATION.



OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

- Introduction à la philosophie et préparation à la métaphysique.* Étude analytique sur les objets fondamentaux de la science; critique du positivisme. 1 vol. in-8°. Bruxelles et Liège, 1868. fr. 8 »
- Logique, la science de la connaissance.* Paris et Bruxelles, librairie internationale, 1865.
- Tome I^{er}. Théorie générale de la connaissance fr. 7 50
- Tome II. Organisation de la connaissance . fr. 7 50
- Études sur la religion.* Bruxelles, 1857 fr. 3 »
- Les commandements de l'humanité.* 1 vol. in-18. Bruxelles, 1872 fr. 3 »
- Enseignement et Philosophie.* 1 vol. in-18. Bruxelles, 1873 fr. 4 »
- Essai théorique et historique sur la génération des connaissances humaines dans ses rapports avec la morale, la politique et la religion.* 1 vol. gr. in-8°. Bruxelles, 1844.

157

LA
SCIENCE DE L'ÂME

DANS LES

LIMITES DE L'OBSERVATION

PAR

G. TIBERGHEN

Docteur en philosophie et lettres
Professeur ordinaire à l'Université libre de Bruxelles
Professeur honoraire à l'Institution libre d'enseignement de Madrid

Il y a un spectacle plus grand que la mer,
c'est le ciel; il y a un spectacle plus grand
que le ciel, c'est l'intérieur de l'âme.
V. HUGO.

TROISIÈME ÉDITION

MISE EN RAPPORT AVEC LA LOI DU 20 MAI 1876 SUR LA COLLATION
DES GRADES ACADÉMIQUES

BRUXELLES

G. MAYOLEZ, LIBRAIRE-ÉDITEUR
13, rue de l'Impératrice et place de l'Université, 3-4

PARIS
GERMER BAILLIÈRE
108, Boulevard St-Germain

MADRID
CARLOS BAILLY-BAILLIÈRE
Plaza Santa-Ana, 10

1879

39688

BD 422

6 F7

75

1879

Déposé. — Tous droits réservés.



Gand, imp. C. Annoot-Braeckman.

PRÉFACE DE LA TROISIÈME ÉDITION.

Qu'il me soit permis, au moment où les institutions libérales en tous pays sortent triomphantes de la violente réaction tentée par l'ultramontanisme, où une ère nouvelle semble s'ouvrir pour la civilisation moderne, où la question vitale de l'enseignement à tous les degrés se présente enfin à la conscience des esprits éclairés et des gouvernements comme le problème fondamental qui porte dans ses flancs l'avenir de la société humaine, qu'il me soit permis d'insister un peu sur l'importance des études psychologiques et philosophiques.

Les classes dirigeantes commencent à reconnaître, — ce que la Société de Jésus sait depuis

des siècles, — que l'éducation fait l'homme, que l'homme fait le peuple et que le peuple fait l'État; mais elles ne se doutent pas encore que l'éducation est elle-même un produit de la philosophie.

Et comment le sauraient-elles? Y a-t-il une philosophie officielle dont l'influence se fasse sentir sur l'esprit des gens du monde? Non; l'Église a une doctrine qui s'impose et qui façonne les intelligences à son image; mais, hors de l'Église, il n'y a plus que des philosophes qui enseignent les doctrines les plus disparates et qui ne s'accordent guère qu'en un point, la liberté de conscience. L'unité est loin d'être faite dans le domaine de la philosophie. Beaucoup d'opinions, peu de convictions. Pourquoi? parce que les philosophes ne s'entendent pas sur les premiers éléments de la pensée, sur le point de départ, sur le principe de la science, sur la méthode.

Et cependant ces questions sont résolues depuis longtemps. Oui, mais qui le sait en dehors du petit groupe qui forme une école? Dans le tourbillon où nous vivons, chaque penseur suit sa voie et il est rare qu'on se préoccupe de la voie ouverte par d'autres. Chacun s'expose ainsi à reproduire des théories qui ont été cent fois

réfutées ou à lutter contre des obstacles qui ont depuis longtemps disparu devant une spéculation plus profonde et mieux conduite.

Voilà pourquoi la philosophie semble aujourd'hui stationnaire et son empire sur les esprits méconnu ou paralysé.

Constatons quelques faits.

En présence de la Critique moderne, dont les bases ont été si puissamment posées par Kant, il importe de fixer d'une manière incontestable et définitive le *point de départ de la science*. Il faut en finir avec le Scepticisme absolu et assurer enfin le droit et le pouvoir de la raison humaine de trouver la vérité par ses propres lumières, sans recourir à aucune autorité extérieure ou surnaturelle. C'est là la source du Rationalisme. Descartes et Fichte avaient préparé le terrain, mais leurs formules étaient inexactes. On devait compléter et rectifier leur œuvre. Or, ce problème est tout psychologique. Dès la première édition de ce livre, en 1862, j'avais, je pense, entièrement élucidé la question, d'après les indications de Krause, et j'en avais exposé les principales conséquences au double point de vue de la théorie et de la pratique. Qui en a tenu compte? Et cependant, parmi les ouvrages les plus en vogue

aujourd'hui, j'en pourrais citer plusieurs qui contiennent les erreurs les plus graves, parce que leurs auteurs, continuant les traditions reçues dans leur patrie, ont négligé de s'enquérir du fait primitif de la conscience.

Le point de départ de la science est la conscience de soi. Le *principe* est Dieu. Le moi et Dieu sont le commencement et la fin de la pensée. Entre ces deux limites se développe la méthode. L'élévation de la pensée depuis le moi jusqu'à Dieu constitue l'analyse; le retour de la pensée depuis Dieu jusqu'au moi est la synthèse. L'une procède par intuition, l'autre par déduction.

Ces notions capitales, bien déterminées, contiennent déjà tout le fond de la science. Elles sont, aux yeux des critiques, un trait distinctif de l'école de Krause. Je les ai exposées avec rigueur dans *l'Introduction à la Philosophie* et dans la *Logique comme science de la connaissance* (1865). La psychologie n'embrasse pas ces questions, mais elle y touche et prépare la solution. Si j'en juge par mon expérience personnelle, rien n'est plus facile que d'amener une conviction irrésistible au sujet de l'existence de *Dieu* chez un esprit non prévenu. Et cependant, ne voyons-nous pas reproduire sans cesse les mêmes erreurs dans

les discussions et dans les ouvrages contemporains. Dieu devient un fantôme de l'imagination. L'un tombe dans l'*athéisme* par antipathie contre le clergé, qui fait de la politique rétrograde; un autre, parce qu'il se figure que Dieu est un souverain qui règne dans quelque partie retirée du ciel, ou une force créatrice qui fait des miracles, ou un être vindicatif qui torture les impies; un troisième nie Dieu, parce qu'il ne l'a jamais vu, ou parce qu'il tient à sa liberté ou parce qu'il y a du mal dans l'univers. Et personne, dans ce monde d'athées qui se croient sages, ne veut s'avouer que la question vaut la peine d'être examinée, qu'elle est peut-être de la compétence de la raison et qu'il serait bon de consulter à ce sujet les auteurs qui ont sérieusement sondé les forces de l'esprit humain. Je l'ai dit et je le répète avec une conviction profonde: l'athéisme n'est qu'un malentendu, car Dieu n'est pas un certain être, tel ou tel être, il est purement et simplement l'Être, et je défie le sceptique le plus endurci de nier l'être. L'être est la loi fondamentale de la pensée, car il est impossible de penser sans affirmer quelque chose, sans affirmer l'être ou quelque détermination de l'être.

Dieu est l'Être: cela dit tout et comprend tout.

Tous les attributs divins se déduisent de cette notion primordiale. Il suffit de définir les termes pour en être convaincu et pour saisir ensuite les rapports de Dieu avec le monde, avec la liberté de l'homme, avec l'existence du mal. La seule difficulté est de se tenir en garde contre les préjugés de la théologie et des écoles sensualistes, et ce sont précisément ces préjugés qui jettent aujourd'hui tant d'esprits dans l'athéisme, sans qu'ils en aient conscience.

Si Dieu est l'Être, il est un, et s'il est un, il est tout par lui-même; en d'autres termes, il est infini et absolu. La psychologie explique ces notions en déterminant les propriétés du moi et termine, du même coup, la sotte campagne entreprise par les romanciers et par les positivistes contre l'absolu.

Faisons un pas de plus. Si Dieu est l'Être, il est, comme nous, en rapport avec lui-même, il s'affirme, il est intimité, il est conscience et sentiment de soi. Voilà la base de la *personnalité divine*. La psychologie distingue entre personnalité et individualité et écarte la seule objection sérieuse qu'on ait faite contre la personnalité divine, savoir, que, pour avoir conscience de soi : il faut avoir conscience d'un non-moi.

Maintenant, si Dieu a conscience de lui-même et de tout ce qui vit en lui, des rapports intimes sont possibles entre la personnalité humaine et la personnalité divine. Ces rapports existent, en effet, et constituent chez tous les peuples la *Religion*.

Nouvelle source de conflits. Beaucoup de libres penseurs ne veulent plus de religion, puisqu'ils ne veulent plus de Dieu. Mais si la négation de Dieu est un malentendu, la négation de la religion est-elle plus réfléchie? Ces opinions extrêmes qu'on affiche sont-elles autre chose qu'une protestation de la conscience contre les inepties du culte, contre les excès de l'ultramontanisme, contre les erreurs des religions positives et révélées? On ne proteste pas contre la raison, et ceux qui ont étudié la psychologie, qui reconnaissent la compétence et les droits de la raison ne peuvent pas méconnaître ce qu'il y a de légitime et d'élevé dans les rapports religieux de l'homme. Il existe une religion *naturelle*, qui est aux cultes *positifs* ce que le droit naturel est aux législations positives : c'est la religion *idéale*, dans les limites de la raison, qui est une et la même en tout temps, en tous lieux, pour tous les êtres raisonnables. Les religions positives ne

sont que les manifestations passagères et progressives de l'idée religieuse. On peut les rejeter et les combattre dans l'intérêt de la vérité, sans cesser d'être religieux. Les cultes se corrompent et se dégradent dans le cours des siècles ; aucun peut-être n'est tombé aussi bas que le catholicisme par l'influence néfaste des doctrines et des pratiques de la Société de Jésus. C'est une nécessité aujourd'hui, commandée par le sentiment de la dignité humaine et par la sécurité sociale, de se préserver de cette influence et de la repousser dans tous les domaines de son activité. Voilà pourquoi il faut demander que l'école soit laïque et que tout enseignement *confessionnel* soit exclu du programme. Les organes dits religieux se récrient, vous poursuivent de leurs injures, vous traitent d'impie, d'athée, d'ennemi de la religion ; c'est leur rôle ; mais les esprits vraiment éclairés savent bien qu'on n'est pas athée en refusant son adhésion aux dogmes d'une confession, qu'on n'est pas impie en méprisant la superstition, qu'on n'est pas irréligieux en dégageant la religion de ses excès. Une école laïque n'est pas une école sans Dieu, mais une école neutre, ouverte aux enfants de toutes les communions et accessible aux inspirations de la

raison. Je dirai plus : c'est dans l'intérêt du sentiment religieux bien compris qu'on devrait bannir l'enseignement confessionnel de l'école publique.

La religion est une manifestation de la nature humaine. Elle appartient, avec la science, avec l'art, avec la moralité, avec le droit, à ce domaine supérieur de la vie que l'on appelle la *vie rationnelle*. Les animaux n'ont qu'une vie sensible ; toutes leurs facultés, toutes leurs forces, toutes leurs tendances sont enfermées dans les limites de la sensibilité. L'homme, grâce à la raison, peut s'élever au-dessus des choses sensibles, reconnaître le bien, le beau, le vrai, le juste comme des principes éternels et absolus, comme les lois de l'activité individuelle et sociale, comme un idéal à réaliser progressivement dans la vie. C'est pourquoi les êtres raisonnables, en possession d'un idéal, sont indéfiniment perfectibles ; car le progrès n'est que la marche vers la perfection, c'est-à-dire vers l'idéal, et la perfection n'est jamais adéquate à la réalité dans la vie des êtres finis. Il y a là une ligne de démarcation infranchissable entre l'homme et l'animal, car l'animal n'est pas perfectible, et l'observation ne constate dans son activité aucune trace de moralité, de droit, de science, d'art ni de religion. La

vie rationnelle est, d'après un auteur, un trait distinctif de l'espèce humaine et fait de l'humanité un règne à part. On peut ajouter à ce trait la *connaissance de soi-même*, qui soustrait l'homme à l'aveugle empire de l'instinct ou de l'inconscience.

La psychologie permet de résoudre ces questions délicates de la manière la plus sûre et la plus complète au moyen de la méthode expérimentale. Que font donc les auteurs, aujourd'hui nombreux, qui veulent absolument élever l'animal par une série de transformations à la hauteur de l'homme, ou rabaisser l'homme au niveau de la brute? Ils partent, à leur insu peut-être, d'opinions préconçues qui leur cachent une partie notable de la vérité et torturent ensuite les faits pour y trouver la confirmation de leur thèse. Ils se figurent généralement que l'esprit n'est qu'une fonction de la matière organisée, que la raison n'est qu'un produit des sens, que la perfectibilité n'est qu'un résultat de l'hérédité, que l'idéal n'est que l'œuvre du temps et du devenir; ils se placent au point de vue du sensualisme et du matérialisme et ferment les yeux aux faits éclatants et aux études consciencieuses qui démontrent la vanité de ces doctrines simplistes. Si le libre

arbitre les gêne, ils le suppriment et proclament que tout est fatal, quoiqu'ils se disent de chauds partisans de la liberté civile et politique. Si l'homme est trop loin du singe, ils invoquent les idiots et les sauvages et voient dans la dégradation exceptionnelle de la nature humaine le commencement et presque le type de l'humanité. Si les espèces zoologiques actuelles, enfin, accusent des plans différents pour les vertébrés et les invertébrés, qui interrompent la continuité dans l'évolution des êtres vivants, ils supposent que les espèces intermédiaires ont cessé d'exister et annoncent qu'on les découvrira un jour dans les terrains géologiques. Je professe un grand respect pour Darwin, qui, par ses observations et ses ouvrages, a bien mérité de la science et qui est plus circonspect que la plupart de ses disciples; mais je ne puis me défendre de considérer le *transformisme*, dans son état actuel, comme une théorie fantaisiste démentie en partie par la psychologie comparée et reposant, pour le surplus, sur des notions mal déterminées, où la vérité se mêle sans cesse à l'erreur.

La science, la religion, la vie rationnelle, la position de l'homme dans le monde fixent les principes généraux de l'éducation. La *Pédagogie*

aussi a ses racines dans la Psychologie. Socrate l'avait admirablement compris quand il parlait de l'accouchement des esprits, et Platon suivait les traces de son maître quand il développait dans ses immortels dialogues la théorie de la réminiscence. Toute la science est en puissance dans chaque être raisonnable ; il ne s'agit que de trouver le moyen de la faire éclore ou de la manifester en acte et de la développer dans ses rapports avec toute la destinée de l'homme. Telle est l'œuvre de l'éducation. On dresse les animaux, qui restent toute leur vie sous l'influence des choses sensibles ; on élève les enfants, on en fait des hommes et l'on met l'homme en état de continuer à s'élever lui-même par sa propre énergie. L'éducation, en effet, est une élévation de l'esprit et du cœur, c'est-à-dire une ascension de la pensée et du sentiment quittant le domaine de la sensibilité pour monter dans le domaine des principes de la raison.

Il faut, sans doute, développer les qualités sensibles de l'enfant et les développer d'une manière intégrale et harmonique ; car l'enfant commence où finit l'animal : il vit au sein de la nature, il doit apprendre à se servir de ses membres, à interpréter ses sensations, à s'orienter dans le

monde extérieur, à percevoir l'ensemble des phénomènes de la matière. Notre première culture est celle de la sensibilité, et personne ne songe en à contester l'importance. Mais là ne s'arrête pas l'expansion de l'esprit humain. Il faut ensuite apprendre à penser, à juger, à discuter, c'est-à-dire à exercer l'entendement. Il faut, enfin, il faut surtout attirer l'attention de l'enfant vers les choses supérieures, vers le bien, le beau, le vrai, le juste, vers l'idéal ; il faut faire germer dans son âme les principes qui y sont cachés et lui faire découvrir le divin dans l'homme ; il faut, en un mot, lui donner la conscience de sa valeur comme être raisonnable et lui ouvrir les horizons splendides de la vie rationnelle, qui comprennent la moralité, la science, l'art, le droit, la religion, la majeure partie de la destinée humaine. Elever, c'est monter du fini à l'infini, du relatif à l'absolu, du réel à l'idéal, du monde à Dieu ; élever, c'est gagner les sommets de l'intelligence, où l'on voit les choses de haut, dans leur cause et dans leur exacte proportion.

Ici encore se font sentir les influences néfastes des théories sensualistes, matérialistes et positivistes. C'est tout simple : telle psychologie, telle pédagogie. Si l'homme n'est que matière, il faut se